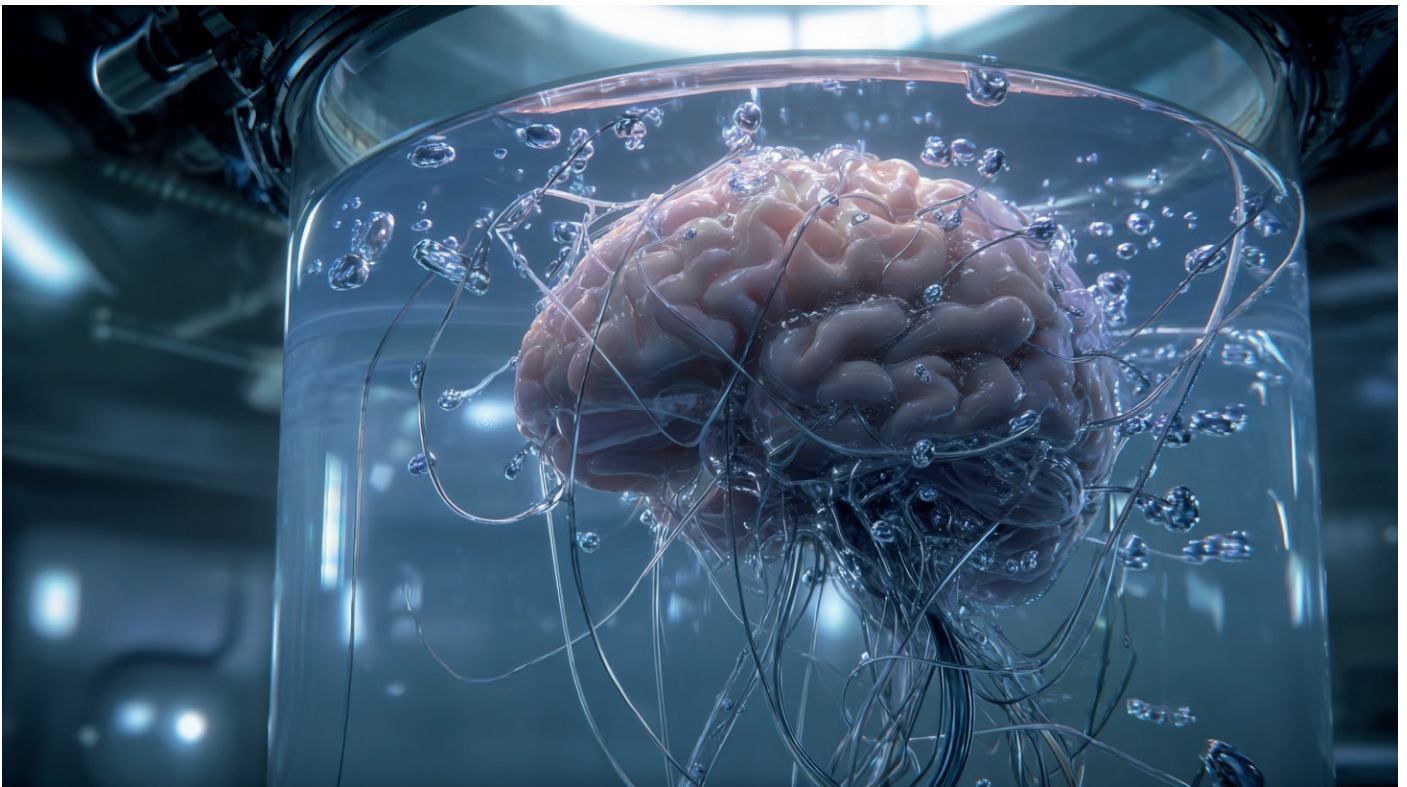

PERSPECTIVE CATHOLIQUE

Lettre d'information N° 289 - 10 décembre 2025

Quand la Suisse fabrique des cerveaux **La tentation de jouer à Dieu**



Lena Rey - En Suisse, une entreprise cultive des neurones humains pour en faire des ordinateurs. Les chercheurs appellent cela la bio-informatique ou, plus techniquement, le *wetware computing*. Derrière la prouesse scientifique, une question vertigineuse se profile: jusqu'où peut-on jouer à Dieu ? Et si la conscience s'invitait là où personne ne l'avait prévue ? À Vevey, la start-up *FinalSpark* fait pousser des organoïdes cérébraux à partir de cellules humaines. Ces organoïdes sont produits à partir de cellules de peau de donneurs, reprogrammées en cellules souches, puis différenciées en neurones. Autrement dit, de simples cellules humaines sont transformées en fragments de matière cérébrale. Ces minuscules cerveaux, composés d'environ dix mille neurones chacun, sont connectés à des électrodes et utilisés comme unités de calcul. Objectif : créer une informatique vivante, mille fois plus économe en énergie que le silicium. Il est d'ailleurs possible d'observer ces biochips travailler en temps réel ; leurs signaux neuronaux apparaissent

en direct sur le site de l'entreprise. Mais un phénomène intrigue : ces neurones réagiraient à l'ouverture d'une porte, comme s'ils percevaient quelque chose de leur environnement. - *Nous ne comprenons pas*, admet le cofondateur. Une phrase qui glace. Comment expliquer que des neurones, privés d'organes sensoriels, semblent percevoir leur environnement ?

L'éthique repoussée toujours plus loin

Les chercheurs se veulent rassurants. Les organoïdes, disent-ils, ne possèdent ni récepteurs de la douleur, ni structure cérébrale complète, et leur durée de vie ne dépasse pas six mois. Mais où place-t-on la limite entre la simple activité biologique et l'ébauche d'une perception ? À partir de quand une réaction électrique cesse-t-elle d'être un «signal» pour devenir un «ressenti» ? La technique avance toujours plus vite que la conscience morale. L'homme moderne ne se contente plus de mani-

puler la matière ; il manipule la vie. Après avoir fabriqué des bébés à la carte, voici donc le cerveau à la demande. Mais si l'on admet qu'un ordinateur biologique puisse percevoir quelque chose, même confusément, alors une question surgit : de quoi sera-t-il conscient ? De ses propres connexions ? De la main qui le stimule ? De son enfermement dans une boîte réfrigérée ? Et si ces signaux neuronaux n'étaient pas seulement des calculs, mais l'écho, infinitésimal, d'une forme d'éveil ? Nous serions alors en train de créer des entités sensibles, privées de corps, condamnées à penser sans exister. Une parodie d'âme - n'est-ce pas, déjà, une forme d'enfer ?

Sommes-nous complices ?

Oui, d'une certaine manière. Chaque clic, chaque requête adressée à une intelligence artificielle, chaque centime investi dans une technologie «plus performante», nourrit l'écosystème qui pousse à ces expérimentations. Cela ne veut pas dire qu'il faille cesser toute recherche, ni se culpabiliser de poser des questions à une IA. Mais ici, ce n'est pas tant le savoir qui pervertit l'homme que son usage sans conscience. L'arbre de la connaissance, qu'on croyait dépassé, repousse dans les laboratoires suisses.

Lecture spirituelle d'une avancée scientifique

Je ne parle pas ici de religion, mais d'un mystère qui concerne tous les êtres humains, croyants ou non : celui d'une conscience qui ne se réduit pas à un ensemble de cellules. Dans la vision chrétienne, Dieu seul donne l'âme. Ce n'est pas une conséquence biologique de la matière, mais une irruption de l'esprit dans la chair, un souffle venu d'ailleurs. Car Dieu ne se laisse pas enfermer dans les limites de nos intentions. Ce que l'homme fait ici, ce n'est pas créer : c'est imiter la Création. Il façonne la vie sans y mettre d'amour, comme un démiurge pressé de prouver sa puissance. Ces cerveaux biologiques ne sont pas nés du désir d'aimer, mais de la volonté d'utiliser. Et c'est sans doute là la faute originelle : reproduire le vivant sans finalité spirituelle. Dans certaines traditions anciennes, l'homme aurait été créé par d'autres êtres comme simple bétail, avant de recevoir - par grâce ou erreur - une âme.* Aujourd'hui, les rôles s'inversent : c'est l'homme qui devient créateur d'esclaves biologiques. Mais que se passera-t-il si, par un retournement du divin, ces créatures reçoivent à leur tour une étincelle d'âme ? Même fugace, même imparfaite — une étincelle reste une étincelle. Les chercheurs assurent qu'il n'y a aucune conscience, mais qui peut le garantir ? Car la conscience n'est pas un phénomène mesurable.

Une intelligence sans esprit, vraiment ?

On prétend que ces cerveaux miniatures pourraient un jour servir à une intelligence artificielle générale, capable de comprendre le monde. Mais comprendre le monde sans conscience, c'est comme quantifier la beauté d'un poème avec une calculatrice. L'intelligence véritable suppose une dimension morale, spirituelle, que la science ne peut ni coder ni cloner. Alors oui, la Suisse fabrique peut-être les ordinateurs du futur. Mais si ces machines commencent à perce-

voir l'ouverture d'une porte, c'est peut-être aussi le signe que quelque chose d'autre cherche à entrer. Et la vraie question n'est pas de savoir comment ces neurones perçoivent, mais pourquoi nous persistons à jouer à Dieu, sans jamais nous demander qui, dans cette histoire, tient vraiment le rôle du diable. —

* Références

1. *The Epic of Atrahasis*, traduction de Benjamin R. Foster, in *Before the Muses: An Anthology of Akkadian Literature*, CDL Press, Bethesda, 2005. (Tablette I, lignes 192-194 : «The gods created man so that he could bear the load of the gods.»)
2. *Enuma Elish*, traduction de L. W. King, in *The Seven Tablets of Creation*, London, 1902. (Création de l'homme à partir du sang de Kingu, Tablette VI.)
3. *The Apocryphon of John* (ou *Secret Book of John*), in *The Nag Hammadi Library*, éd. James M. Robinson, Harper & Row, New York, 1978. (Codex II, 19:10-20:15 : «The Archons created the body, but the divine spark came from above.»)
4. Pour la lecture gnostique : *Basile et Valentin, fragments dans Les Pères apostoliques et la gnose*, éd. Jean Daniélou, Éditions du Seuil, Paris, 1958.

Des fidèles du monde entier demandent au pape Léon XIV de réexaminer «Mater Populi Fidelis»

«Que l'honneur, la vérité et la vénération particulière dues à la Très Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu et notre Mère, soient rétablis.» Alors que les catholiques du monde entier ont célébré la solennité de l'Immaculée Conception, une initiative mondiale d'«appel filial» est lancée, exhortant respectueusement le pape Léon XIV à réexaminer la note doctrinale *Mater Populi Fidelis*.

[Téléchargez](#) et lisez ci-dessous une version imprimable de l'appel à la piété filiale !

Si vous et/ou votre famille souhaitez vous joindre à cette initiative, il vous suffit de signer la lettre et de l'envoyer par courrier ordinaire à l'adresse suivante :

Sa Sainteté le pape Léon XIV
PALAIS APOSTOLICO
00120 CITÉ DU VATICAN

Partie III

La FSSPX et le Christ-Roi à Genève

Quentin Jaques - Durant la troisième conférence, M. **Louis-Charles Roth** a rappelé que la FSSPX fête cette année le cinquantième anniversaire de son implantation à Genève, et il est revenu sur l'histoire de la Tradition catholique dans cette ville.

Tout d'abord, il faut rappeler que Genève fut un terrain d'apostolat pour **Sainte Clotilde** (future épouse de **Clovis**, roi des Francs) et **Sainte Sédeleube**, deux sœurs catholiques qui ont participé au développement du catholicisme à Genève à la fin du Ve siècle. Selon la tradition locale :

«Après plus de quatorze siècles, voici qu'il reste encore à Genève, dans le quartier du Bourg de Four, un mur de pierre qui l'a vue passer, princesse adolescente, bientôt reine : Clotilde, fille du Rhône et fleur de notre race [...], veillant sur notre ville et protégeant de sa main la flamme d'une cire, comme elle a protégé sa foi romaine et son amour dans la ville hérétique où régnait Gondebaud (le roi des Burgondes qui avait embrassé l'arianisme).» [1]

Malgré la pression sociale et politique, **Sainte Clotilde** resta fidèle à ses convictions religieuses. Par la pureté de sa foi et sa persévérance dans les épreuves, elle joua un rôle important dans la conversion de son mari Clovis en 496. Cet événement transforma profondément le visage du monde occidental en scellant une alliance durable entre l'Église catholique et la monarchie franque, posant ainsi les bases de la France en tant que royaume chrétien et influençant durablement l'avenir de l'Europe. Cette conversion a contribué à la victoire du catholicisme sur le paganisme et l'arianisme en Occident. À Genève, **Sigismond**, fils du roi Gondebaud, abjura l'hérésie arienne et se convertit au catholicisme vers 505, sous l'influence de l'abbé Saint Avit de Vienne, avant de devenir roi à la mort de son père. Durant près d'un millénaire, Genève demeura donc imprégnée des lumières de la foi catholique, jusqu'en 1535, date à laquelle les protestants réformés prirent le contrôle de la ville et abolirent le saint sacrifice de la messe.

Les principaux instigateurs de la Réforme à Genève, Guillaume Farel, Jean Calvin, Théodore de Bèze et John Knox, s'opposèrent tous fermement à l'Église catholique institutionnelle. Ils adoptèrent la devise suivante pour la ville «Post tenebras lux» ce qui signifie «Après les ténèbres, la lumière». Ironie du sort, après la Réforme, Genève se mit à chasser cette même lumière que l'Église catholique lui avait apportée, ainsi que la grâce qui s'y distribuait par ses sacrements. La cité, jadis catholique, érigea désormais la répression de ses anciens croyants en norme sociale. Le catholicisme y fut interdit, et ceux qui refusaient de se plier aux nouvelles exigences furent sanctionnés ou contraints à l'exil, tandis que la vie spirituelle de la ville se conformait aux règles sévères des réformateurs. Aux yeux des catholiques, ces événements prenaient un relief dramatique, comme le rappelle l'adage latin : «Extra Ecclesiam nulla salus (Hors de l'Église catholique, pas de salut)» [2], soulignant l'importance capitale de l'appartenance à l'Église pour le salut des âmes et la perte spirituelle que représentait pour Genève son éloignement de la foi traditionnelle.

Plusieurs siècles après la Réforme, cette tradition d'intolérance envers le catholicisme réapparut. Le *Kulturkampf* (guerre culturelle), initié par le chancelier allemand Otto von Bismarck, est un conflit politique et religieux qui opposa, dans les années 1870, plusieurs États européens (en particulier la Suisse et l'Allemagne) à l'Église catholique. Entre

1873 et 1875, dans le cadre du Kulturkampf genevois, le Grand Conseil radical imposa une politique résolument anticatholique, animé par la volonté de laïciser la société et de restreindre le pouvoir de l'Église. Cette politique comprenait notamment la suppression de l'administration catholique officielle, des restrictions sévères à l'égard des congrégations, la mise sous contrôle étatique des paroisses et la confiscation de biens religieux, souvent transférés au clergé « catholique-national ». Les vieux-catholiques (ou « catholiques-nationaux » en Suisse) étaient des catholiques schismatiques qui refusèrent le dogme de l'infailibilité pontificale défini par Pie IX en 1870, date à laquelle ils rompirent avec Rome, et formèrent une Église indépendante, autonome et plus libérale. Les gouvernements radicaux de Suisse leur apportèrent leur soutien, car ils offraient une alternative non ultramontaine au catholicisme romain. L'ultramontanisme est un courant catholique qui affirme l'autorité prépondérante du pape sur les Églises locales, ainsi que l'obéissance au Vatican et la reconnaissance du pouvoir spirituel pontifical. Le cardinal Gaspard Merillod, l'une des figures ultramontaines les plus marquantes de Suisse au XIX^e siècle, incarna cette fidélité à Rome : son attachement au pape, son refus du « catholicisme national » et son action pastorale malgré les interdictions constituèrent l'une des causes centrales du conflit entre l'État genevois et l'Église catholique. Il devint ainsi un symbole de la résistance catholique face à la laïcisation radicale du gouvernement, ce qui conduisit à sa suspension et à son exil du canton de Genève en 1873.

Un siècle plus tard, après la crise du Concile Vatican II et l'instauration du nouvel *Ordo Missae*, certains catholiques genevois, attachés à la liturgie traditionnelle, se regroupèrent autour d'anciens curés restés fidèles à la messe de leur ordination, tels que les abbés **Laurent Gammacchio** et **Pierre-Marie Marquis**. Face à l'afflux croissant de fidèles, ils sollicitèrent l'aide de **Monseigneur Lefebvre** résidant au séminaire d'Ecône, qui leur assigna un prêtre et facilita la célébration de messes itinérantes dans différentes salles de la ville à partir de 1975.

Un rôle déterminant fut joué par l'abbé **Denis Roch**, converti au catholicisme et ordonné en 1976 à Ecône. Il contribua à structurer la communauté et à trouver un lieu fixe de culte en 1978, l'Oratoire de Carouge (une ancienne ferronnerie), inauguré définitivement en 1980. La communauté réussit progressivement à obtenir des permissions historiques, comme la reprise des processions du Saint-Sacrement dans les rues de Carouge en 1993, puis celles de Genève en 1994, marquant la première présence publique catholique traditionnelle dans la cité depuis la Réforme.

En 2025, la messe traditionnelle a donc célébré ses cinquantes ans d'existence à Genève, témoignant de la persistance et de la résilience des fidèles catholiques face aux bouleversements liturgiques et culturels de notre époque. La fidélité à la messe traditionnelle a porté ses fruits, produisant à la fois des vocations (8 prêtres, 2 moines et 4 religieuses) mais aussi des initiatives pastorales. À Genève, la paroisse se mobilise pour promouvoir la prière pour la vie, tandis que le MJCF offre une formation solide aux fidèles désireux de s'engager dans l'apostolat. —

Bibliographie

[1] Bondallaz, Marie-Alice, Sainte Clotilde, dans Les Échos de Saint-Maurice, tome 41, 1943, pp. 2-17, Abbaye de Saint-Maurice, 2012.

[2] Saint Cyprien de Carthage, De unitate Ecclesiae, Carthage, 251.

Misère sexuelle et affective chez certains hommes

Mirco Canoci - Les noms d'Elliot Rodger, Alek Minassian, Marc Lépine ou encore Scott Paul Beierle évoquent des souvenirs tragiques. Tous partagent un même point commun : une haine profonde des femmes, les ayant conduits à commettre l'irréparable à travers des tueries de masse. Ces hommes se réclamaient d'une communauté appelée Incel ; contraction de involuntary celibate, « célibataire involontaire ».

Lorsque la souffrance devient violence

Les incels se définissent comme des hommes souffrant d'une misère sexuelle et affective, convaincus d'être injustement rejetés par les femmes. Leur vision repose sur une hiérarchie particulière et bien définie entre les hommes : les « alpha males », dominants, auraient accès à la majorité des femmes, tandis que les « beta males » seraient condamnés au célibat. Dans leur doctrine dite black pill, les relations hommes-femmes seraient déterminées presque exclusivement par l'apparence physique et le statut social, chaque individu étant noté sur une échelle de 1 à 10.

Ces idéologies, souvent pathologiques, révèlent pourtant un malaise plus profond. Si les cas extrêmes font la une des journaux, ils masquent une réalité plus silencieuse : de nombreux hommes souffrent aujourd'hui d'un célibat non désiré, d'un sentiment d'isolement et d'un manque de repères affectifs. Ce vide relationnel est aussi le signe d'une crise plus large : celle du sens de la relation et de la vocation à aimer, inscrite au cœur de la nature humaine.

Un malaise documenté

En 2016, la journaliste américaine Cassie Jaye a réalisé le documentaire *The Red Pill*. Le film, vivement critiqué avant même sa sortie, donne la parole à des hommes évoquant leurs souffrances et les inégalités qu'ils perçoivent.

Au fil du tournage, la réalisatrice qui était initialement féministe confie voir ses convictions ébranlées face aux témoignages qu'elle recueille : pères privés de la garde de leurs enfants, hommes victimes de violences conjugales, travailleurs exposés à des conditions dangereuses. Le documentaire a suscité un vif débat, certains cinémas allant jusqu'à en annuler les projections. Il a pourtant trouvé son public grâce à Internet.

Quelques statistiques mises en avant dans le film illustrent l'ampleur du problème :

- **93 % des décès au travail concernent des hommes.**
- **Quatre suicides sur cinq sont commis par des hommes.**
- **À crime égal, les hommes écoupent de 63 % de peines de prison supplémentaires par rapport aux femmes.**
- **Aux États-Unis, en 2014, 5,4 millions d'hommes et 4,7 millions de femmes ont subi une violence physique de la part d'un partenaire intime.**
- **Un homme sur quatre et une femme sur trois connaîtront une violence physique conjugale au cours de leur vie.**
- **La majorité des prisonniers et des sans-abris sont des hommes.**
- **La quasi-totalité des soldats morts au combat sont des hommes.**

Ces chiffres ne doivent pas nourrir une guerre des sexes, mais inviter à reconnaître une souffrance réelle, souvent passée sous silence. Derrière les statistiques se cache une humanité blessée, qui aspire à la reconnaissance, à la relation et à l'amour. Autrement dit, à ce pour quoi elle a été créée.

Un monde de plus en plus solitaire

Depuis la seconde moitié du XX^e siècle, les relations entre hommes et femmes ont profondément changé. Le nombre de célibataires ne cesse d'augmenter, atteignant près de deux milliards de personnes dans le monde.

En Chine, environ 297 millions de personnes, soit 20,7 % de la population, sont célibataires. À l'échelle mondiale, 28 % des ménages sont composés d'une seule personne. En Suisse, approximativement 29 % des hommes et 30 % des femmes âgés de 18 à 80 ans sont sans partenaire, et 17 % de la population vivent seules.

Ce phénomène a bien sûr été exploité commercialement : applications de rencontre, agences matrimoniales, événements pour célibataires, voyages ou activités dédiées. L'amour et la solitude sont devenus un véritable marché. Mais l'amour véritable ne se consomme pas : il se donne. Dans une société où tout s'achète, la gratuité du don de soi devient subversive et pourtant, c'est là que réside la promesse d'un bonheur durable.

L'évolution des critères de séduction

Autrefois, les qualités recherchées chez un partenaire étaient relativement sensées et pragmatiques : fidélité, sérieux, capacité à subvenir aux besoins du foyer, et bonne présentation. Aujourd'hui, les critères paraissent démesurés, voire délirants, notamment sur les réseaux sociaux, où certaines vidéos virales montrent des femmes de tout âge énonçant des exigences irréalistes telles que : mesurer plus d'1m90, gagner plus de 10 000 € par mois, être blond aux yeux bleus, sportif, intelligent, cultivé, etc.

Or, les données statistiques montrent que ces critères ne correspondent qu'à environ 1 % de la population masculine. Ce décalage entre attentes et réalité nourrit un cercle vicieux de frustration et d'isolement, touchant autant les hommes que les femmes. Derrière ces exigences superficielles, c'est la perte du sens de la beauté intérieure et de la vocation à aimer l'autre dans sa vérité qui transparaît.

Conclusion

La misère sexuelle et affective masculine n'est ni une invention d'Internet ni un simple cri de colère. Elle révèle le vide spirituel d'une société en mutation, où les repères traditionnels des relations humaines se dissolvent dans la modernité numérique et l'individualisme. L'homme contemporain, coupé de la transcendance, cherche à combler par le désir ce que seul l'amour véritable, le don de soi et l'accueil de l'autre peuvent satisfaire.

Reconnaître cette souffrance, sans la justifier ni la transformer en haine, est un premier pas essentiel pour rétablir un dialogue entre les sexes. Un dialogue fondé non sur la compétition, mais sur la compréhension mutuelle, le respect et la redécouverte du sens chrétien de la relation : aimer comme le Christ a aimé, c'est-à-dire jusqu'au don total de soi. —

Édulcorer la vérité biblique ?

Abbé Alain René Arbez - Dans la compréhension des textes bibliques, on retrouve souvent des interprétations inappropriées dans les messages publics abordant la question de la coexistence entre religions. En voici deux qui méritent réflexion en raison de leurs conséquences problématiques à l'heure du choc des civilisations. L'enjeu est majeur, puisque les messages ainsi diffusés le sont au nom de Notre Seigneur Jésus Christ. Le dévoilement du texte biblique consiste à :

1. Confondre les recommandations interpersonnelles avec des exigences collectives
2. Faire la confusion entre la fraternité humaine universelle et la fraternité de foi dans la relation à Dieu

Comprenons bien, en fonction du contexte initial. Lorsque Jésus demande de respecter son frère et d'être capable de lui pardonner, il considère essentiellement les relations interpersonnelles entre coreligionnaires, au sein du judaïsme, conseils repris dans les communautés issues de son mouvement spirituel (christianisme). Le fait de «tendre l'autre joue» est une invitation bienveillante à sortir de l'engrenage conflictuel entre deux personnes. Mais il ne s'agit aucunement d'en déduire qu'il faudrait baisser la garde devant une agression collective organisée par tout un groupe hostile ou une armée conquérante. Idem face à des attaques idéologiques massives.

De manière générale, Jésus est réaliste face aux ambiguïtés humaines, et il demande de rendre à César ce qui est à César et surtout de ne pas oublier de rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Or, s'il faut faire face à une attaque violente qui mettrait en danger la survie de la communauté, on peut comprendre que la capacité du pardon individuel ne s'applique plus et que par conséquent il est légitime de se défendre collectivement avec les moyens appropriés. Permettre au peuple de se défendre n'est pas un droit, mais un devoir moral, et toute la tradition biblique le démontre dans des étapes significatives de l'histoire sainte. Lors de la menace existentielle turque sur la chrétienté, la victoire de Lépante en est une illustration emblématique dans l'histoire de l'Église soucieuse de protéger sa civilisation.

2. De nombreux documents officiels catholiques et protestants font généreusement référence à la «fraternité» pour exhorter à juste titre à des changements de comportements plus altruistes. Il est vrai que la société actuelle conditionne les jeunes généra-

tions à l'individualisme hédoniste. Mais là encore, il y a souvent confusion, car il existe deux niveaux de fraternité qui ne sont pas interchangeables.

Ainsi, après l'encyclique «Fratelli tutti» du pape François, certains commentateurs imaginent que la fraternité en humanité est équivalente à la fraternité dans la foi, ce qui conduit la réflexion sur une pente dangereuse. Certes, tous les hommes sont frères en humanité, dans une égale dignité. Mais tous les hommes ne sont pas frères dans l'adhésion à l'alliance avec Dieu, incarnée dans l'engagement personnel de Jésus et sa présence sacramentelle. Ainsi, affirmer «nos frères musulmans», ou «nos frères animistes», sans préciser qu'il s'agit de fraternité humaine et non de fraternité spirituelle est un dangereux quiproquo. En effet, l'animisme et ses entités n'a aucun lien avec la foi, de même le coran n'est pas une version arabe de la Bible des Juifs et des Chrétiens, chaque tradition doit donc être considérée dans sa spécificité politico-religieuse.

Un danger majeur se manifeste : dissoudre la fraternité de conviction (foi biblique) dans la fraternité universelle. Autrement dit, transformer la catholicité en mondialisme... C'est au nom d'une idéologie de fraternité planétaire que l'identité de foi chrétienne est décrite par certains comme une régression, une arrogance égoïste. Alors que cette identité explicite recouvre une dimension théologique vérifiable dans l'histoire et qui n'est donc pas soluble dans le sentimentalisme.

Ces nécessaires distinctions n'enlèvent rien à un louable effort commun pour rapprocher les peuples, mais il est préférable de savoir de quoi l'on parle afin de ne pas glisser vers des réductions idéologiques à la mode. Souvent le dogme de l'inclusivité abolit les frontières de la logique et du bon sens et renforce le relativisme déjà omniprésent.

Même si elle invite à respecter et à aimer tous les êtres humains, la fraternité, en religion biblique, n'est jamais réductible à la fraternité en humanité. C'est le mystère de la rédemption du monde à travers l'élection d'Israël, lumière des nations, et celle de l'Eglise, greffée sur le tronc hébraïque primordial et sa sève divine. La Révélation du Dieu d'amour exige du discernement et la conscience d'une identité croyante, la foi ne se réduit pas à un humanisme...

« Si le sel perd sa saveur, avec quoi le salera-t-on ? » —

Désirez-vous recevoir notre Lettre ? Rien de plus facile : [cliquez ici !](#)

CH21 8080 8004 5427 1100 1
Bénéficiaire :
Perspective catholique
1203 Genève



Comment nous aider ?

Principalement par une contribution financière nous permettant d'organiser des conférences et d'expédier notre Lettre.

Le QR vous facilitera votre versement.

**Autre idée : nous verser une petite somme mensuellement (20.- / 30.- / 50.- ou plus)
D'avance, nous vous remercions**